



Musiques amazighes au festival Timitar

*Grande manifestation
populaire de la ville d'Agadir,
le festival Timitar définit
sa fonction par ces mots :
"Les artistes amazighes accueillent
les musiques du monde".
Du 11 au 16 juillet 2006,
sa troisième édition en faisait l'un
des événements culturels les plus
intéressants apparus au Maroc
ces dernières années.
Trois scènes en plein air et d'accès
gratuit présentaient au cœur
de la ville plus de soixante
spectacles drainant de 40 000 à
50 000 personnes sur la place
Al Amal. Des plateaux artistiques
judicieusement agencés
proposaient plus de vingt grands
noms de la scène
internationale⁽¹⁾, des voix
marocaines incontournables⁽²⁾,
aux côtés d'une vingtaine
d'ensembles présentant
la riche diversité des cultures
berbères du Maroc et notamment
du Sud-Ouest⁽³⁾.*

Le festival Timitar entend promouvoir la spécificité des musiques et artistes amazighes⁽⁴⁾ et notamment de sa région, dans le sillage du festival d'Essaouira qui se consacre à l'art des Gnaouas et à la différence de la plupart des manifestations musicales qui se sont récemment multipliées au Maroc, comme à Fès, Rabat, Casablanca ou Tanger⁽⁵⁾. Cette dimension préside au concept même de l'événement, comme l'affirmait en juin 2004 son initiateur, monsieur Aziz Akhannouch, président de la région Souss-Massa-Draâ⁽⁶⁾ : *"La culture amazighe, toujours vivante et à l'écoute des changements du monde, est une richesse patrimoniale indéniable et reconnue. Elle est en revanche trop peu exploitée et mise en valeur. Nous avons donc choisi de créer un espace de confrontation et de dialogue entre elle et les musiques du monde, un espace qui symbolise la vitalité de notre région et l'esprit d'ouverture de sa population."*⁽⁷⁾

1)- Parmi lesquels : Jimmy Cliff, Oumou Sangaré, Lo'Jo, Sergent Garcia, Toumani Diabaté, Yuri Buenavenutra, Doudou N'Diaye Rose, Alan Stivell, Eliades Ochoa et Cheb Mami.

2)- Comme : Najat Aatabou, Cherifa, Karima Skalli, Hadda Ouaki, Maghni et Jil Jilala.

3)- Notamment : Ammouri M'Barek, Izenzaren Chamkh, Ali Chouhade, Aflak, Aârab Atigui, Rayssa Haja Fatima Tihit Mzin et Imghrane.

4)- Le terme "amazigh(e)" tend à se substituer à celui de "berbère", englobant l'ensemble des sociétés berbérophones vivant au Maroc (les Chleuhs du sud-ouest, les Imazirhene du Moyen Atlas, les Rifains du nord) et en Algérie (Kabyles, Chaouias et quelques autres groupes des régions désertiques), les nomades touaregs du Sahara et plusieurs communautés en Tunisie, Libye et Mauritanie.

5)- Cf. *H&M*, n° 1239, "Les Nuits de la Méditerranée", et n° 1251 "Festivals de musique au Maroc".

6)- Bordée au nord par le Haut Atlas et au sud par l'Anti Atlas, la région Souss-Massa-Draâ s'étend du riche littoral atlantique, au nord duquel se situe Agadir, métropole d'environ 600 000 habitants, jusqu'aux provinces de Ouarzazate et Zagora longeant le désert.

7)- *Le Matin du Sahara*, entretien avec Agafy Bennana.

8)- Miriam Rovsing Olsen, *Chants et danses de l'Atlas*, "Pluriel de 'rays' : troupe de musiciens itinérants chez les Chleuhs". Coll. Cité de la Musique, Actes Sud, 1999, 151 p.

9)- Cf. Claude Lefebvre, "L'émigration au miroir de la poésie berbère du Maroc", *H&M*, n° 1191.

Lotar, instrument traditionnel de la musique des *rwayes*.

L'expression d'une telle volonté politique aurait été inimaginable voici trente ans, alors que les intellectuels et les artistes qui s'activaient pour obtenir la reconnaissance de la culture berbère étaient harcelés par la police marocaine. Est-ce la victoire de leur revendication ? Certes, ils ont largement contribué à éclairer les consciences et à maintenir vivante une culture réprimée. Mais c'est aussi le signe des temps qui changent. En 2002, la création par le roi Mohamed VI de l'Institut royal de la culture amazighe (Ircam), qui a pour mission la sauvegarde, la promotion et le renforcement de la place de la culture amazighe dans l'espace éducatif, socioculturel et médiatique national, constituait une reconnaissance nécessaire. Si les points de vue divergent quant à l'efficacité de l'action de cet organisme, force est de constater qu'aujourd'hui la langue amazighe se parle ouvertement dans les cercles du pouvoir et que la généralisation de son enseignement, déjà effectif dans plusieurs centaines d'établissements du primaire et du secondaire, est envisagée pour la rentrée 2008.

L'essentiel des trois millions d'habitants estimés dans la région Souss-Massa-Draâ (environ 10 % de la population marocaine) appartient au groupe berbère des Chleuhs. Locuteurs du tachelhit (langue berbère du sud du Maroc), ceux-ci possèdent une culture musicale maintenue extrêmement vivante grâce à une tradition de poètes musiciens professionnels, les *rwayes*⁽⁸⁾. L'influence de ces derniers sur les jeunes générations créatrices de nouvelles tendances musicales est toujours très forte. Relativement peu connus dans les circuits internationaux des musiques du monde, ces artistes ont toutefois un public fervent dans leur région et au-delà. L'émigration y est, en effet, un phénomène sociologique majeur. De nombreux travailleurs rejoignent les grandes villes du Nord du pays mais aussi la Belgique, la Hollande ou la France. Les thèmes touchant à l'exil, à la séparation d'avec les êtres chers partis travailler en Europe sont récurrents dans la poésie chantée, notamment celle des Chleuhs⁽⁹⁾.

Ouverture internationale

Pour la première fois, avec le festival Timitar, les artistes amazighes ont l'occasion de présenter leurs spectacles dans le cadre d'une programmation internationale de haut niveau, ouverte à tous les styles et destinée à tous les publics. En l'espace de trois ans, Brahim El Mazned, le directeur artistique de la manifestation, a largement concouru à la reconnaissance et à la promotion des musiques amazighes. Avec un budget d'environ 950 000 en 2006, il a pu donner une dimension internationale à la manifestation tout en imposant son originalité dans les réseaux professionnels. Au lieu de s'installer au détriment de la création

© François Bensignor

locale, comme c'est souvent le cas, la programmation de prestigieux plateaux d'artistes mondialement renommés prend une valeur d'entraînement, qui valorise la création amazighe marocaine.

Les artistes berbères, longtemps laissés pour compte dans un Maroc où la culture arabophone avait seule droit de cité, disposent à présent d'une plate-forme d'expression et d'échange qui leur sert de tremplin vers des circuits internationaux. Certes, les problèmes récurrents rencontrés par les musiciens au Maroc n'en sont pas pour autant réglés, mais une étape indispensable est franchie. Elle porte sur la conception même de leur métier, dans un pays où règne la cassette pirate et où l'animation de mariages est la principale source de revenus pour les artistes. À ces derniers de comprendre comment en tirer le meilleur profit et de saisir les opportunités.

Comme en attestent ses clameurs de satisfaction durant les concerts, le public s'est approprié le festival Timitar. Hassan Aourid ne s'était pas trompé, en élaborant son concept avec Aziz Akhannouch, quand il décidait de lui donner un nom emprunté au recueil d'un des plus grands poètes amazighes, inventeur de la poésie écrite chleuue et disparu récemment, Ali Sedki Azaïko. La soif de poésie qui s'exprime à travers l'ensemble du monde berbérophone, et chez les Chleuhs en particulier, leur connaissance de cet art délicat et le respect qu'ils vouent aux voix immortelles forment la base qui donne son sens au festival. Son sous-titre, "signes et cultures", est déjà l'objet d'une réflexion sur la poésie. Quand les organisateurs traduisent *timitar* par "signes", le sémiologue amazigh du Moyen Atlas qui accompagne Cherifa estime que cette traduction ne donne pas le plein sens du mot, qu'il faut interpréter comme "les indices" ou "les traces". Quant au poète touareg Abdallah Ag Oumbadougou, du groupe Désert Rebelle, il lui donnerait plutôt le sens de "marqueur de mémoire", voire d'"intuition"...

La sensibilité extrême du public d'Agadir aux paroles des poétesses et des poètes ne laisse pas d'étonner. Une simple phrase et les gorges libèrent de grands cris pendant que les corps s'élancent dans la liesse effrénée de la danse. Les troupes d'*ahwach*⁽¹⁰⁾ qui ouvrent chaque soir les concerts de la place Al Amal ont un effet particulièrement stimulant sur le public des jeunes. Dans la foule des premiers rangs, des groupes à l'enthousiasme communicatif brandissent des drapeaux berbères. *Lamaryg*⁽¹¹⁾ chanté par les *rwayes* possède une singulière force de cohésion sur l'ensemble du groupe social, comme le confirme le spécialiste Claude Lefebure, chercheur au CNRS : "*Le répertoire des rwayes est très apprécié dans les familles du Souss. Il présente différentes formes de textes : la chanson édifiante, la chanson d'amour, d'élévation spirituelle, mais aussi la chanson politique... Ces chansons sont retenues pendant des décennies.*" Avec les troupes traditionnelles de Aârab Atigui et de Rayssa Haja Fatima Tihihit Mzin, le programme de Timitar 2006 offrait deux exemples convaincants de la qualité des chants et danses des *rwayes*.

Repères

- Association Timitar

172 Immeuble Fouzia – avenue Hassan II

Agadir 80 000 – Maroc

Tél. : +212 (0)28 82 03 38

Fax : +212 (0)28 84 81 75

- Site de l'Ircam : www.ircam.ma

10) - Miriam Roving Olsen, *Chants et danses de l'Atlas*, "1) Chez les Chleuhs, ce terme recouvre un grand nombre de danses collectives différentes, chantées ou jouées à la flûte avec accompagnement de tambours ; 2) par extension, le terme désigne la fête où sont pratiquées ces danses". *Op. cit.*

11) - Miriam Roving Olsen, *Chants et danses de l'Atlas*, "1) Poésie chantée 'par' les femmes (cortèges rituels, dans des situations d'entraide collective, dans la solitude, etc.) ou 'pour' les femmes (*ahwach*) ; 2) désigne la nostalgie, l'émotion provoquée par la poésie chantée et, à ce titre, le terme est proche de la notion de 'tarab' de la musique arabe ; 3) poésie chantée par les *rwayes*". *Op. cit.*

Hommage aux anciens

En préambule au festival avait lieu un colloque international sous la direction scientifique de Mohamed Elmedlaoui, chercheur à l'Ircam. Il incluait un hommage au Rays Haj Belaïd à l'occasion du 60^e anniversaire de sa disparition, et une rencontre sur le thème : "Musiques amazighes et musiques

du monde : interactions et influences".

Claude Lefébure, modérateur de la seconde partie du colloque, explique : *"L'œuvre poétique chantée de Rays Haj Belaïd est demeurée très influente parmi les Chleuhs. Il a été l'objet des premières études et descriptions du musicologue français Alexis Chottin sur les musiques et danses des Chleuhs dans les années trente. Ce dernier lui a consacré des enregistrements sur 78 tours et de nombreuses photographies aujourd'hui précieuses."*

Considéré comme un génie prolifique, un improvisateur sans pareil, cet artiste qui vécut dans la première moitié du XX^e siècle est demeuré la référence pour



© François Benignor

Ammouri M'Barek.

toutes les générations de musiciens qui lui ont succédé. Qu'il s'agisse d'Ammouri M'Barek, fer de lance du jeune mouvement berbérophone revendiquant son identité dans les années soixante-dix, ou du groupe Imghrane, qui incarne le dynamisme musical de la nouvelle génération amazighe dans le Maroc du XXI^e siècle, il semble que l'interprétation des œuvres du Rays Haj Belaïd soit un passage obligé pour obtenir l'assentiment du public soussi.

Ces artistes incarnent le renouveau musical pour leurs générations respectives, mais qui, au seuil d'une confrontation avec les sons du monde, refusent de rompre avec la tradition du verbe, l'un des fondements de leur vieille culture. Nous leur donnons la parole. ◀

Ammouri M'Barek

"Au village, dans mon enfance, j'entendais chanter à l'occasion des fêtes où les gens dansaient. On écoutait à la radio des chanteurs anciens comme El Haj Belaïd, le pilier de la chanson amazighe traditionnelle. Chez une de mes parentes, assez âgée et qui chantait, j'entendais des mélodies traditionnelles anciennes qui sont restées gravées dans mon cœur et mon âme. La musique m'est venue très naturellement. Gamin, j'avais construit mon instrument avec un bidon et un câble de bicyclette. Quand je gardais l'unique vache que l'on avait, je chantais les vers de chez nous. Au point

que les gens du village m'avaient donné pour surnom "anDam", qui désigne celui qui fait et qui chante la poésie. Mais c'est dans l'orphelinat de Taroudant, où l'on m'a envoyé, que j'ai été en contact direct avec la chanson et que ma voix s'est épanouie.

Plus tard, nous avons créé avec des amis des petits groupes qui jouaient dans les mariages. Mais mon appétit était plus grand : je cherchais l'étoile. C'est alors que j'ai rencontré Brahim Akhyat, le président de l'Association marocaine des échanges et de la recherche culturelle (Amrec)⁽¹²⁾. Il m'a proposé de le rejoindre à Rabat et d'y fonder un groupe : tout ce que j'attendais ! C'est ainsi qu'est né le groupe Ousman, qui veut dire 'les éclairs'. 1975-76 était une grande époque du renouveau de la chanson au Maroc. Nass El Ghiwane et Jil Jilala menaient la danse sur le plan arabophone. Du côté amazighe, c'était Ousmane. Nous étions les premiers à intégrer dans la chanson amazighe des instruments modernes : orgue, guitare électrique, guitare basse, violon, etc. Mais l'âme de la poésie amazighe était au centre de nos créations musicales. Nous chantions uniquement en tamazight, et nos textes étaient parfois très revendicatifs.

Après l'immense succès remporté par nos deux premiers 45 tours, un organisateur de spectacles français nous a proposé de faire une tournée en France et en Belgique aux côtés de Nass El Ghiwane et des frères Younes & Mahmoud Megri. Les 5 et 6 février 1977, nous avons joué à l'Olympia. L'enregistrement de ces concerts a donné lieu à notre premier album en public. Au Maroc, nous avons joué au Théâtre Mohamed V et nous avons enregistré de nouveau. En 1979, Ousman éclate et je décide de poursuivre seul. Depuis j'ai enregistré de nombreuses cassettes et, tout récemment, mon premier album en CD, Afoulki. Ce mot a plusieurs sens : la beauté, la bonté, l'action de faire du bien...

12)- L'Amrec était l'une des principales associations de promotion de la culture berbère au Maroc dans les années soixante-dix.

Dans mes paroles, j'ai toujours chanté l'errance, au sens poétique, l'immigration, la recherche de son identité, la condition humaine, le terroir, les senteurs, les couleurs, le bleu du ciel de chez moi, les montagnes, l'arganier, la sincérité, le partage, le rapprochement entre les hommes, l'espoir et toutes les valeurs ancestrales qui sont en train de disparaître... Je chante tout ce qui peut remettre l'homme dans sa dignité, dans son devenir, ce qui peut l'aider à traverser son temps tout en s'imprégnant de son passé, de ses traditions.

Depuis quelques années, la culture amazighe commence à retrouver sa liberté, son droit à exister, à être partie prenante de la culture marocaine, je dirais même africaine. On a redonné à cette culture ce qui lui avait été enlevé et l'Histoire commence à lui rendre justice. Aujourd'hui, il y a de l'espoir pour la culture amazighe.” ◀

Imghrane

Entretien avec Abderrahmane Habou, musicien et fondateur du groupe en 1991, aîné de ses frères Boujmaâ et Larbi, avec lesquels il forme le noyau du groupe.

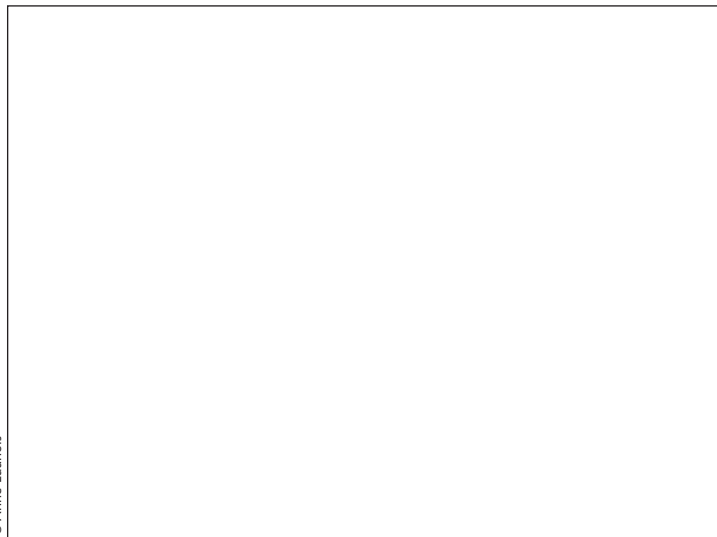
“Nous avons hérité la musique de nos parents et de notre entourage. Notre père est un grand maestro d'ahwach. Notre mère participe aussi aux ahwachs des femmes. Dans notre famille, les bébés participent à la musique dès leur plus jeune âge.

Nous sommes originaires de Assaka, à 6 kilomètres du douar du maître musicien Rays Haj Belaïd. Nous avons beaucoup chanté ses chansons. À Tiznit, après la sortie de l'école, je rentrais poser mon sac à la maison et je partais sur la place écouter la troupe (harka) de son fils, qui interprète les chansons de son père sur le rribab⁽¹³⁾ que celui-ci lui a transmis. J'étais un élève assidu, toujours au premier rang. Il racontait la vie de son père et chantait ses chansons, dont certaines n'ont jamais été enregistrées.

Imghrane s'inspire de l'esprit de ces chansons anciennes pour en faire de nouvelles. Larbi, mon frère cadet chanteur du groupe depuis 2001, est doué pour créer ses propres paroles. Il invente ses histoires d'amour et, à partir de ses expériences personnelles, il exprime un point de vue particulier. Dans l'art oral amazigh contemporain, le thème de l'émigration est très présent, parce que chaque famille a un ou deux de ses membres à l'étranger, surtout en France et au Benelux.

Nous avons plusieurs chansons qui traitent de l'émigration de manière particulière. Notamment parce que Larbi est en relation d'amour avec une fille qui fait ses études de médecine en France. Il exprime combien elle lui manque, il évoque l'avion qui pourrait la ramener à lui. “Aghrib”, l'une des chansons de notre septième album, est conçue comme

13)- Miriam Rovsing Olsen, *Chants et danses de l'Atlas*, “Vièle monocorde jouée par le poète-chanteur des rwayes chez les Chleuhs”. *Op. cit.*



Rribab, vièle moncorde.

un dialogue entre le garçon qui attend au Maroc et la mère de celle qu'il aime, partie à l'étranger, laquelle lui conseille la patience.

Nos six premiers albums ont été réalisés avec des producteurs. Mais nous n'avions jamais les vrais chiffres de ventes. Et comme nous souhaitions évaluer notre travail, nous avons créé notre propre maison, Imghrane production. La loi marocaine permet aux artistes de faire leurs auto-productions, loin des impôts etc.

Aujourd'hui, nous avons nos véritables chiffres de ventes, ce qui nous a poussé à monter une SARL, Agence Habou Frères (AHF). Notre idée, pour lancer notre société, est d'éditer une série de chansons immortelles de notre culture. Nous avons commencé avec le répertoire du Rays Ahmed Bizmawen. Nous modernisons les orchestrations pour que les jeunes s'intéressent à ces répertoires patrimoniaux. Et nous sommes agréablement surpris d'entendre ces morceaux remixés dans les clubs d'Agadir.

En 2003, à l'occasion de la Journée nationale des migrants établie le 10 août au Maroc, nous avons initié à Tiznit les Rencontres Inmudda (qui signifie "les migrants"). Et nous avons créé le Prix Inmudda, décerné chaque année à une personnalité pour son action en faveur des émigrés. En 2005, c'est Aïcha Ben Jelloun, la femme de Tahar Ben Jelloun, qui a reçu le prix en tant que présidente de l'association Tiwizi à Paris, qui a beaucoup fait pour aider les familles, et notamment les filles, de son village natal M'zouda, dans la province de Chichaoua.

"Le lauréat du prix 2006 est le psychiatre marocain Taoufik Adouhane, spécialisé sur l'enfance (auteur notamment de L'enfant, sa famille et l'exil), qui a œuvré au jumelage Tiznit/Saint-Denis et permis à Tiznit de se doter d'un bus médical équipé permettant les visites dans les quartiers de la ville." ◀

Imghrane

prépare ses premiers spectacles en région parisienne pour le printemps 2007.